

lectuelle, j'en ajouterai une autre : c'est que.....

Etienné.—Non seulement une seule, mais deux, trois même si tu veux.

Eusèbe.—C'est que sans la connaissance du latin et du grec aussi, on ne possèdera jamais qu'imparfaitement aucune des belles langues européennes qui en sont sorties, la nôtre en particulier. En effet, les origines de notre nationalité comme celles de notre langue, se cachent dans les profondeurs mystérieuses des antiquités romaines ; par suite, comme les Romains, nous aussi, nous avons toute une filiation hellénique. Or, je te le demande, Eugène, ne serait-ce pas méconnaître les lois selon lesquelles se développent l'esprit, la littérature et la langue des peuples que de contester, pour quiconque veut se pénétrer intimement du caractère de la littérature française, l'indispensable nécessité de mettre à la base de toutes ses connaissances, une étude sérieuse de la langue et des chefs-d'œuvre des Grecs et des Romains. Enfin, dis-moi, prétendre que l'on peut arriver à produire en français des œuvres remarquables, conformes à la pureté de notre génie propre, sans avoir pénétré les secrets de cette double antiquité grecque et romaine, ne serait-ce pas affirmer qu'il est possible à un architecte de négliger l'étude du sol sur lequel il veut élever un édifice, ne serait-ce pas, dis-je, s'exposer à bâtir sur le sable des œuvres sans style et sans proportions, destinées à ne durer qu'un jour ?

Philippe.—C'est parce qu'ils avaient compris cette importante vérité, que nous voyons, par exemple, un LaFontaine, un Louis Veuillot et d'autres, dès qu'ils eurent l'inspiration de se livrer à leurs immortels travaux, se mettre à feuilleter, à l'âge où d'autres ambitionnent le titre d'auteur, les mêmes livres qu'on nous met entre les mains : Homère et Virgile, Démosthènes et Cicéron, et cela afin de suppléer à ce qui leur manquait en tout ou en partie, l'étude des lettres antiques.

Eugène.—Mais, mes chers amis, n'est-il pas démontré que la meilleure manière de savoir à fond une langue vivante, c'est de la parler ? À quoi bon l'étudier savamment et employer un si long temps pour en apprendre la grammaire et les origines ?

Philippe.—Fénelon n'était pas de cet avis, et il remarque que les anciens, ne se contentaient pas d'apprendre une langue par le simple usage ils en étudiaient à fond l'origine les règles, les exceptions, les étymologies, les sens figurés.

Rien de plus frivole, dit La Harpe, que l'importance exclusive attachée à l'usage familier d'une langue. Du reste, les langues vivantes elles-mêmes déposent contre un

tel système. Un étranger, qui ne voudrait apprendre le français que de cette manière, sous prétexte qu'il ne le saura jamais aussi bien que nous, pourrait se faire entendre de son cordonnier tout au plus, et n'entendrait pas mieux Racine et Montesquieu que le cordonnier lui-même ; comme ceux de nos Canadiens qui n'auraient appris l'anglais et l'italien que dans les auberges d'Angleterre et d'Italie, seraient incapables de lire Pope et l'Arioste.

Eugène.—Alors, que les jeunes gens doués d'une intelligence d'élite, qui aspirent à occuper un jour une chaire de professeur, ou qui désirent faire gémir la presse par leurs doctes écrits, que ceux-là, dis-je, cultivent les lettres grecques, durant leur temps de collège, je ne m'y opposerai point absolument ; mais qu'on y oblige tous les élèves sans distinction, c'est contre cette mesure que je protesterai toujours énergiquement.

Eusèbe.—Je le sais, Eugène, il est beaucoup plus aisé de décrier l'étude des langues anciennes que de les apprendre, et il ne faut pas trop s'étonner que bien des gens aient trouvé ce moyen d'abrégé leur éducation ; mais ils ont beau faire, les détracteurs des langues classiques, du grec en particulier, ne réussiront jamais à les discréditer auprès des esprits sérieux. Car, quoi qu'en dise notre siècle de positivisme qui juge des choses que par leurs résultats immédiatement palpables et souvent à l'élève quels que soient du reste ses talents et ses aptitudes, gagnera toujours énormément à sortir de son pays et de son siècle pour se mêler intimement aux siècles et aux nations antiques. Une comparaison aidera à mieux saisir cette vérité. De même, en effet, que l'enfant qui n'a pas franchi encore les limites de l'horizon qui a borné ses premiers regards, se figure toujours mal, quoi qu'on lui en dise, ce qui se trouve au-delà ; de même aussi, l'homme qui se renferme dans les langues de son pays ou de son temps, se prive de toutes les ressources que pendant trente siècles l'humanité avait accumulées pour agrandir son domaine. Aussi, de tout temps, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, on a toujours cru que la culture des langues grecque et latine était indispensable aux fortes humanités ; qu'elle devait être la base d'une éducation soignée et solide. Ecoute, mon cher Eugène, comment, à ce propos, s'exprime l'abbé Girard, qui a rendu à l'enseignement, en France, de longs et éminents services :

« Que la médiocrité et la paresse, dit-il, s'en indignent tant qu'elles voudront, il faut le dire hautement, et le dire avec l'autorité et la force que donnent des siècles d'expérience : point